

Entre Genève et le Chili de Pinochet, Dorian Rossel tire le fil d'un fait divers avec finesse. *Tous les poètes habitent Valparaiso* est à voir à La Grange, à Lausanne, avant Genève et Rolle

# Dédales d'un poème révolutionnaire

JOSEFA TERRIBILINI

**Scène** ▶ Lausanne, un studio de radio: trois individus commentent la création d'un spectacle qui se jouera à La Grange et racontera la création d'un spectacle sur la création d'un poème attribué (ou pas) à l'auteur chilien Juan Luis Martínez. Vous suivez?

Le vertige est calculé: avec pour thème la destinée invraisemblable d'un texte lyrique récupéré par la jeunesse chilienne dans son combat contre Pinochet, la compagnie Super Trop Top s'amuse à balloter son public entre différents plans de réalité, conjuguant les tableaux et les époques avec une efficacité aussi déroutante que captivante.

## Faire de l'art d'un fait divers

Sur scène, les artistes ne sont que trois pour donner vie à une foule de personnages. Il y a la comédienne Alice Lacroix (Aurélia Thierrée, petite-fille de Chaplin) et son sac de cuir rouge, Scott Weintraub (Fabien Coquil), le doctorant en littérature hispano-américaine avec sa casquette du Michigan, ou le metteur en scène Karim Kadjar, interprété par Karim Kadjar lui-même – avant qu'il ne prête ses traits au poète chilien. Dans la lumière soudain sépia de la scène, le voilà qui rejoue une conférence donnée à la Sorbonne en 1992, où Martínez avait justement déclamé «son» poème, *Quien Soy (Qui suis-je?)*.

Les guillemets sont importants. En 2014, *Le Temps*<sup>1</sup> dévoilait l'histoire de ces vers écrits – pensait-on – par Juan Luis Martínez, et qui avaient servi d'hymne libertaire lors du référendum chilien de 1988, qui a mis fin à la dictature. Mais leur réédition posthume a été l'occasion d'une enquête par un chercheur américain.

Révélant que ce texte était en réalité l'œuvre d'un autre Juan Luis Martínez (sans accent sur le «i»), retraité



Sur scène, tout est dans la suggestion. DAPHNE BENGUA

genevois dont la poésie avait jadis attiré l'œil de son homonyme sud-américain, son étude confirme que le goût de l'emprunt, du collage et du patronyme cultivé par le poète chilien avait atteint une extrémité insoupçonnée: Martínez a traduit et publié en son nom un texte qu'il n'a jamais écrit.

## C'est l'autonomie de l'œuvre d'art que sonde le spectacle

C'est alors l'autonomie de l'œuvre d'art que sonde le spectacle. Comme en réponse au rêve d'une mort de l'auteur qu'entretenait Martínez, l'emboîtement des saynètes et les divergences des personnages dans leur rapport au poème dessinent les contours toujours réinventés d'un texte qui prend pour

chacun e un autre sens, une autre résonance.

Le poème de Martínez (sans accent), traduit en espagnol par Martínez (avec accent), est-il encore de lui? Sa paternité importe-t-elle vraiment? La jeunesse chilienne qui brandissait ces vers en avait-elle elle-même fait œuvre nouvelle?

## (Dé)jouer l'identité

Sur scène, tout est dans la suggestion. Pour construire cette superposition de personnes, de lieux et de temporalités, les interprètes s'aident de panneaux colorés qui rappellent les collines de Valparaiso. Déplacés sur un plateau presque entièrement nu, ils sont parfois plantés à la verticale pour baigner la salle d'une atmosphère jaune, rouge ou bleu ciel. D'autres fois, les artistes les lancent à terre pour former de petites zones de jeu. En écho à l'enchevêtrement des récits, ils évoquent de petites boîtes où se déploie la mise en jeu des identités.

Un rectangle vert au sol suffit par exemple à faire exister la chambre de Violetta, une émigrée chilienne qu'est allée interroger Alice Lacroix pendant le processus de création. Attablée à un guéridon, la comédienne y rejoue cette entrevue sur l'expérience de la dictature, avant de laisser la place au «vrai» témoignage: entamé par l'actrice, celui-ci est très vite relayé par la voix enregistrée de la Chilienne, seule intrusion d'une identité authentique dans le spectacle. Sa parole, qui prend en charge toute la douleur d'un drame politique, vient ainsi s'ajouter à la polyphonie folle mais maîtrisée d'une pièce qui fait du théâtre le lieu d'une confluence inédite de voix séparées par le temps et l'océan. |

<sup>1</sup>Éléonore Sulser, «L'histoire des deux Juan Luis Martínez», *Le Temps* du 17 décembre 2014. Jusqu'au 12 mars, La Grange, Lausanne, [www.grange-unil.ch](http://www.grange-unil.ch); puis du 17 au 26 mars, Théâtre Saint-Gervais, Genève, [www.saintgervais.ch](http://www.saintgervais.ch); le 17 mai, Casino-Théâtre de Rolle, [www.theatre-rolle.ch](http://www.theatre-rolle.ch)